

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 47

Artikel: Souvenirs de villégiature
Autor: P.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

MÉFIEZ-VOUS D'UN HOMME BRUN !

SOUCIEUX d'un avenir visiblement trouble, — on m'a promis tant de coups de main que je ne vais pouvoir m'en relever ! — j'ai consulté une cartomancienne par correspondance. J'ai raconté de ma plus belle écriture tout ce que je pensais de bien de mon passé. La réponse m'est venue, lundi dernier, meublant mon avenir de mirifiques possibilités, à condition que je me méfie d'un homme brun.

Aussitôt, j'ai ouvert l'œil à deux battants et j'ai repris ma terrestre course : gare aux hommes bruns !

Un facteur a sonné à ma porte, m'apportant un chèque de ma vieille tante Ursula. L'homme des P. T. T. étant chauve, j'ai encaissé mon chèque sans trembler.

L'homme du gaz était blanc, j'ai acquitté ma dette sans émoi.

Première alerte : le conducteur du tram était brun. Sans mot dire, j'ai sauté de la voiture en pleine vitesse. J'ai repris mon footing, ayant risqué une « pelle » magistrale, mais, comme je me méfiais de l'homme brun, il n'est rien arrivé !

Au restaurant, la sommelière était jeune et gentille, et d'un blond plus que rassurant. J'ai pris mon apéritif sans sourciller. Apercevant mon vieil ami Alexis, nous avons repris un verre de cet atroce breuvage que la mode nous impose. La raison de cette invitation : mon ami est blond, si blond qu'à dix mètres on lui donne soixante-dix ans...

Les jours s'écoulaient sans secousse, et le vilain homme brun ne s'était pas manifesté quand, hélas ! un facteur brun déposa dans ma boîte une missive de la devineresse. La bonne dame, navrée, m'avertissait, d'un changement dans mon avenir : ayant mal déchiffré mon écriture, elle me prenait pour une demoiselle. En rangeant ses papiers, elle avait découvert l'erreur. Suite de quoi, je devais me méfier d'une femme blonde !

Je me trouvais bien d'éviter les hommes bruns, pourquoi changer l'objet de ma vigilance ? Les femmes blondes ? — Toutes celles qui me pouvaient nuire ont sans doute déjà accompli leurs maléfices ! Dorénavant, je me méfierai des hommes bruns : ainsi l'autre moitié du sexe fort pourra seule me nuire, si ça l'amuse...

St-Urbain.

Chez l'occuliste. — Entre un vieillard, qui le prie d'examiner ses yeux.

— Je n'y vois rien, dit le spécialiste.

— Moi non plus, répond le vieillard, et c'est pour cela que je viens me faire soigner.

Ces maris. — Je paraissais mieux sur mon portrait, ce me semble ?

— Oui, petite femme, et c'est parce qu'avoir la bouche fermée va bien à ton genre de beauté.

Prompte répartie. — A l'un des derniers examens pour le baccalauréat, un des examinateurs, impatienté d'interroger un candidat qui, fort troublé, ne savait que répondre à la plupart de ses questions, se tourna brusquement vers un garçon de bureau qui se trouvait là et lui dit :

— Apportez une botte de foin à Monsieur.

— Mais le jeune homme, reprenant son sang-froid, reprit aussitôt

— Apportez-en deux ; j'invite monsieur le professeur à déjeuner avec moi.



ON VALET QUE PROMET...

NOUTRON māidzo, monsù Purdzet — on bin brav' homme, l'a zu l'autr'hy la vesita d'onna fenna de pè Tserdenaz-Adzès, que veniāi don po la consurta. Faut vo dere que dévessāi biostou féré travaill' la sadze-fenna. « Cein ne va pas, que désāi, mè cheintot tota moindre et n'è rein d'acout ; ne pu quasi plie rein féré pè l'ott'... »

Tant pis po l'āovrādzo, que lāi fā lo māidzo ! Vo faut vo tenī treinollo, dein l'état iō vo z'ite et na pas vo bregandā pè lo menādzo ào pè lo courti. On ne pāo pas adī allā, allā ! ! Faut savāi botsi assebin... Se vo tarabustā voûtron héritier, vāo prāo vo répondre et vo féré dāi misére...

La dama l'a promet de restā tranquillo et l'a prāi onna serveinta po lè gros āovrādzo. Mā cein n'allā pas mī. Et cein qu'ētai courieux, c'est que cheintā adī dāi petits coups, coumeint s'on fiésāi avoué lè dāi contro on lan ào su n'a porta. On pouoâvē comptā dozè coups, duve reise dē six, on grand coup et dou petits, avoué trei petits coups ein aprī.

Lo māidzo ne lāi compregnāi rein ! L'a consurta sè lāivro, demandā à sè z'amis... pas moian dè s'ein saillī... Que failli-t-e féré, du que la fenna sè plaigniāi adī et sè lameintāve, tant l'avāi mau. Tot por on coup, lo māidzo l'a onn' idée. Va trovā la malado et lāi fā :

— Quand ellio coup revindrant, vo faut vo cutsi.

L'è cein que l'a fē. Et n'avāi plie mau !

— Vo vāidé ! que lāi fā monsù Purdzet. Lo bouébo l'a fini dè vo tormeint ! Et séde-vo porqué ? C'est que vo lāi ài baillī cein que démandāve. Su zu ào service militéro dein lè télégraphistes et on m'a appriāi l'alphabet : on grand coup avoué dou petits ein aprī, cein vāo à dère D ; trei petits coups, l'è O ; cein fā DO ; et lè six autres coups fant assebin DO. No z'āi don DODO ! L'est cein que lo petit volliâve vo féré compeindré ! On pāo dere que c' mousse sarāi on tot malin ! Jamé n'è vu la parâire. Cein vāo être quauqu'on : on conseiller d'Etat, prāo su !... Mā dein lo mondo iō a-te pu appreindre tot cein que sā ?

— M'ein vu vo lo dere, que répond adon la fenna : No z'ein ts'i no à Tserdenaz, lo bureau de la pousta et lo télégraphe ! Sami.

LE MÉTIER

Enne sais pas s'il est de notre intérêt de développer l'éducation des bêtes et de de vouloir en faire des animaux savants. Apprendre à des chevaux à danser le cake-walk dans un cirque ou à des singes à porter le sac et à tirer des coups de fusil, ça va, à condition que ces animaux éduqués ne quittent jamais l'établissement où ils sont hospitalisés.

Mais supposez que ces chevaux danseurs, devenus vieux, soient obligés de gagner leur foin quotidien par des moyens moins artistiques et

remis dans une écurie, parmi tout un peuple de paisibles canassons qui font consciencieusement leur métier de chevaux d'équipage ou de trait ? Aussitôt que le palefrenier aura le dos tourné, l'ancien cheval de cirque apprendra à tous ses compagnons l'art de la danse et, un beau jour, à l'heure du travail, ceux-ci, au lieu de tirer leurs lourds fardeaux, exécuteront les pas les plus folâtres de toutes les danses modernes. S'il arrive que le singe, devenu habile à tirer des coups de fusil, regagne sa forêt vierge natale, gare aux explorateurs, aux missionnaires et aux colons de toutes sortes ! Le singe savant réussira à débouléer de leurs armes quelques chasseurs ou quelques traileurs, pendant leur sommeil ; il apprendra à tous les autres singes le maniement de ces engins redoutables, et l'Afrique Centrale ne sera plus habitable pour nous. Ce qui me pousse à faire ces réflexions, c'est qu'une grande firme cinématographique américaine, qui tourne en ce moment un film dont l'action se passe en Afrique, a trouvé plus commode d'avoir recours au chiqué et d'exécuter les prises de vues sur le territoire américain. Elle loua à un cirque bien connu des hippopotames qu'elle fit transporter sur le lac Sheridan et mettre à l'eau. Les braves pachydermes furent tout heureux de retrouver leur élément. Se souvenant des exercices qu'on leur avait appris au cirque, ils se mirent en plongée et disparurent complètement, ne mettant plus que très rarement leur gros museau hors de l'eau. Les opérateurs sont très contrariés. Ils s'impatientent et cherchent par quel moyen ils pourraient faire sortir de la fange, où ils se vautrent, ces facétieux hippopotames devenus trop malins et qui se cachent parce qu'ils ont, pensent-ils, assez vu les hommes de près.

Tout compte fait, il eût été plus économique d'aller tourner en Afrique, où les hippopotames ne se font pas prier pour se montrer.

SOUVENIRS DE VILLÉGIATURE

DICTION nouvelle, oui, madame, et beaucoup d'améliorations...

— Je vois, en effet.

— L'eau courante partout... Moyennant supplément modeste, bain à volonté.

— C'est parfait. Mon séjour dans cet hôtel, voici quelques années, m'avait laissé, d'ailleurs, un excellent souvenir. C'était, à vrai dire, au temps des étés chauds.

— J'ai l'assurance, madame, que le soleil sera des nôtres, bientôt.

— Puissiez-vous être bon prophète. Et la grotte, à propos ?

— La grotte ?

— Oui, tout près de la cascade, à cinq minutes d'ici, par le sentier du moulin... C'était ma promenade préférée.

— Ah ! Là aussi, madame, considérable amélioration. Transformée entièrement. La cascade, aujourd'hui, tombe dans la grotte agrandie devenue piscine, avec sol béton armé, oui, madame. Le moulin est maintenant vestiaire, et sur le sentier, si peu régulier, nous avons fait un tennis, et un golf un peu plus loin. On va en auto jusqu'au golf...

— Dites-moi, monsieur l'hôtelier, pendant que j'y pense... Je n'ai pas retenu le numéro de

ma chambre. Ayez donc l'obligeance de me le rappeler.

— Pervenche, madame.

— Pardon ?

— Pervenche, un nom de fleur. La fleur de Rousseau...

— Ah ! Pervenche ? Ainsi, plus de numéro ?

— C'était vulgaire. Une cliente n'est pas un numéro. Tandis qu'une fleur...

— L'idée est poétique, le sentiment délicat.

— Merci, madame. C'est mon épouse qui a inventé cela.

— Félicitations. Alors, pervenche ? Je tâcherai de m'en souvenir...

— Nous attendons aujourd'hui-même une de vos compatriotes, Madame Berville...

— Madame Berville de Grandier.

— Vous connaissez ?

— Oui. Oh ! oui. Je ne la connais que trop. Une femme terrible...

— Terrible ?

— A tous points de vue. Caractère impossible. Elle se vexe pour un rien... Et ses maladies, grand Dieu !

— Elle est malade ?

— Imaginaire. Une gaillarde qui se porte comme un charme et passe son temps à se plaindre, à absorber tous les remèdes prônés à la quatrième page des journaux. Même, s'il faut tout dire...

— Voilà justement madame Berville. Je vous laisse...

— Comment, chère amie, vous ici ? Je bénis le hasard...

— Bénissons-le ensemble, chère amie. Et comment va M. Puydoux, votre délicieux mari ?

— Il achève sa cure au Mont-Dore. Un coin perdu, mortel, où pour un empire je ne l'aurais suivi. Ensuite, il viendra me retrouver ici, si je me décide à rester...

— Ah ! vous ?...

— Avec ce temps, n'est-ce pas... Et puis, l'air est-il si bon, l'hôtelier prétend que...

— Comme vous, chère amie, j'hésite à m'engager. Mais le plaisir de votre présence peut modifier mes intentions...

— Trop aimable. Ces sentiments sont les miens... J'espère que nos chambres sont voisines? Moi, je suis à Pervenche.

— Moi, à Violette...

— Ces fleurs printanières sont faites pour vivre ensemble...

— Un bouquet d'avril, mais oui, chère amie.

— Et votre santé ? Pardonnez si je tarde à m'en informer.

— N'en parlons pas. Atroce, comme toujours.

— Vos douleurs hépatiques ?

— Si ce n'était que cela... Mais le cœur, les reins, les poumons... Vivre ainsi, est-ce vivre encore ?

— Si, tout de même. Ne vous frappez pas. On a vu des cures extraordinaires...

— Vous avez un tuyau ?

— Un ami m'assurait hier qu'avec la suggestion...

— La suggestion ?

— Merveilleux, paraît-il. Mais nous reprenons tantôt cette conversation passionnante. Je cours m'assurer de la situation de nos chambres.

— D'avance merci, chère amie... A tout à l'heure.

Cinq minutes passent, et aussi l'hôtelier, que Mme Berville arrête au passage :

— Dites-moi, monsieur... Le nom de Violette ne va guère à mon teint... Ne pourriez-vous me changer de chambre ?

— Que diriez-vous de Rose Crimson ?

— Parfait, si elle se trouve à l'autre bout du corridor. Qu'on y transporte mes bagages...

L'hôtelier, au téléphone intérieur :

— Joseph, les bagages de Violette à Rose Crimson, la chambre contiguë à Eglantine où vous venez de déposer le bagage de Pervenche. Compris ?

P. D.

BIBLIOGRAPHIE

Le Creux au Loup, par Louisa Musy. — Editions Spes, Lausanne.

L'auteur du « Creux au Loup » — Mlle Louisa Musy — vit à la campagne, dans un milieu qui lui est familier et qu'elle décrit avec un rare bonheur.

Sous le pseudonyme de J.-L. Duplan, elle a publié, dans le « Conteur Vaudois » des portraits fort bien campés et des récits pleins de saveur. Mlle Musy a le don de raconter. Elle possède les qualités qui font le bon écrivain de chez nous : la simplicité, la bonhomie et le sens de l'humour.

Si vous désirez faire sa connaissance, allez la voir dans son domaine des « Plaines », à Ecublens. Elle vous y recevra avec son affabilité coutumière. Vous prendrez plaisir à l'écouter parler des gens et des choses qui l'intéressent, tandis que, par la fenêtre ouverte, vous apercevrez son jardin aux fleurs multicolores et, plus loin, le verger dont les arbres magnifiques cachent à peine le grand paysage aux collines souriantes qui s'incline lentement vers la Venoge et descend jusqu'au lac.

« Le Creux au Loup » est une étude de caractères et de mœurs de la campagne vaudoise qui s'appliquerait du reste tout aussi bien à une autre région agricole du pays romand.

Entre deux familles de vieux amis, où s'éveille chez les jeunes un solide et simple amour se déchainant tout à coup une rivalité ardente pour l'achat d'un champ — le « Creux au Loup » — que les chefs de file convoitaient tous deux dès longtemps en secret. Au lieu de s'entendre à l'amiable puisqu'il y a « promesse de mariage » entre leurs enfants, les deux paysans se livrent bataille à la mise aux encières. L'acquéreur furieux d'avoir payé trop cher, gifle son concurrent. C'est la brouille à mort, c'est la vendetta.

Tous les caractères se manifestent alors tels qu'ils sont dans leur naturel brutal : une des deux femmes jette de l'huile sur le feu, mais un des hommes jette de l'eau dans le lait de son voisin et réussit à le faire condamner honteusement comme « mouilleur » de lait. Vengeance terrible, ce crime campagnard a des répercussions tragiques. La femme du coupable qui nourrissait pour le condamné un pur sentiment d'amitié, devine le forfait. Elle en meurt de chagrin, mais non sans avoir amené le malheureux à réparer sa faute, non sans avoir rendu possible enfin le mariage de son fils avec la fille de l'ennemi.

Cette histoire abonde en péripéties vivement menées et le dénouement laisse au lecteur une apaisante impression de grandeur morale. Le triomphe de l'esprit de justice, gravement offensé d'abord par le principal personnage de ce drame rustique, éclate dans la profondeur et la sincérité dramatique des remords de Benjamin Neyruz, s'infligeant courageusement à lui-même la punition qu'il sent avoir méritée. Le cadre du récit est fort agréablement dessiné, et le lecteur se plaît au défilé des personnages très vivants campés par Mlle L. Musy dans maints épisodes pittoresques où chacun agit selon son tempérament, dans la logique de sa vie individuelle.

Par son sujet « Le Creux au Loup » se rattache en ligne directe aux romans d'Urbain Olivier, mais les dépasse sans doute par une ligne plus sobre, une action plus rapide, une atmosphère vibrante, créée par un style plus direct et naturel. On peut donc prédir à ce sympathique ouvrage un succès mérité.

APRÈS LA DERNIÈRE INSPECTION

L'AUTRE jour, j'ai rencontré mon ami Louis, le fourrier, que vous connaissez bien. Il était un peu excité et, autour de trois décis, me dit la cause de son indignation.

Il venait de faire sa dernière inspection, avec de nombreux camarades de volée ; ils espéraient un mot gentil de l'officier, tandis qu'ils furent licenciés comme de simples soldats du bataillon du receveur.

Aussi, me dit Louis le fourrier, voici la lettre que je vais envoyer au Département militaire. Ça peut-y aller ?

Et je lus le « poulet » suivant :

« Lausanne, octobre 1932.

» Au Département militaire cantonal.

» Monsieur le Chef du Département,

» Je prends la très respectueuse liberté de signaler à votre attention que lundi dernier, à l'occasion de la dernière inspection, à 14 heures, nous avons tous été quelque peu déillusionnés qu'on remercie si séchement des citoyens qui ont

tenu le coup pendant vingt-huit ans ! On s'attendait à un bon mot, puisqu'on est de chez nous ; mais, rien ! Pas un mot, si ce n'est un « Garde-à-vous fixe ! » puis : « Rompez ! »

Pour les futures classes, je crois que vous, Monsieur le Conseiller d'Etat que nous aimons tous, feriez œuvre sage en descendant à la Croix-d'Ouchy, si c'est là que ça se passe, et, en cinq minutes, vous diriez quelques paroles à ces vieux troupiers et cela causerait un plaisir extrême. Car, encore une fois, vous savez, Monsieur le Conseiller, que bons Vaudois nous sommes, mais un peu cocardiers ! Je ne vais pas jusqu'à prétendre au vin d'honneur, bien que jamais occasion ne serait si bien trouvée !

» J'avais cela sur le cœur, je me considère maintenant comme libéré de ce poids qui me pèsait.

» Agréez, Monsieur le Chef du Département, l'assurance de ma très haute considération.

» (signé) : Louis, fourrier. »

Ma foi, après avoir bien réfléchi, j'ai répondu à mon vieux troupier :

— Mais oui, ça va très bien et tu as rudement raison.

Mais, j'ignore la réponse ; comme on connaît le chef du Département militaire, on peut être certain qu'elle ne manquera pas d'humeur !

Spada.

ON DÉMOLIT...

SUR la large balustrade de fer, j'ai posé mes coudes. Et comme ce groupe de gens à ma gauche et à ma droite, j'ai lancé mes regards dans le vide béant à mes pieds sur les ruelles tortueuses qui semblent encore plus étroites, vues de haut. A suivre les passants, ainsi à vol d'oiseau, raccourcis par la perspective surplombante, un vertige naissant, lentement m'abandonne. Alors seulement, en toute confiance, j'appuie mon corps contre le garde-fou du pont.

La en bas, cet îlot de maisons décapitées ressemble aux débris d'un vaste incendie. On pourrait croire que les longues poutres, noires de pourriture, fument encore sous un feu qui couve. Lentement, les ouvriers dépouillent ces carcasses nues et poursuivent l'incinération des murs épais. La pique d'acier se glisse entre les joints des moellons carrés, les déboîte, sans que résiste le ciment devenu poussière. Accroché aux façades, un pont de planches fait penser aux « bisses » valaisans. Il plie sous l'amoncellement des matériaux les plus hétéroclites. Des camions aux pneus énormes viennent offrir leur caisse vide qui sonne sous les coups de pelles.

Parce qu'il n'y a plus de volets, ni de fenêtres, les chambres dépouillées s'abandonnent aux regards impudiques. Elles sont toutes petites et l'on pense aux gens misérables qui les habitaient. Elles montrent toutes ce même papier gris jaune, décoloré par les années ; des grandes déchirures pendent par place, découvrant la crue blancheur du gypse. On dirait qu'elles « pélent » sous le soleil entrant librement, comme le dos d'un baigneur qui s'expose nu à la flamme des premiers rayons de l'été. Et ces vieilles maisons délavées par le temps ont pris pour leurs derniers jours, l'architecture cubique moderne. Elles n'ont plus de toits. La pioche a nivelé les combles en une terrasse cahotique et l'on voit la barrière et deux marches de l'escalier mutilé qui grimpait, il y a quelques heures, à un quatrième étage, maintenant disparu. Un manœuvre, à grands coups de batterant, achève d'écrouler un galandage en dent de scie.

Ces masures ébréchées ont quelque chose de dououreusement tragiques. Leurs murs ont abrité la douce chaleur d'un foyer, leurs façades décrépies ont permis le repos bienfaisant, les pièces sordides ont connu la vie frémisante des journées... le malheur aussi. Et voici qu'elles meurent ! Elles veulent prendre leur temps pour finir doucement et regarder passer devant les yeux crevés de leurs fenêtres, une à une, les pourettes qui tombent lourdement s'entasser dans